

Les pastorales de frère Abraham, tempore belli cum Gallis

Frère Abraham (Gilson) d'Orval
portrait (disparu) par A. Ramboux



La vie de Jean-Henri Gilson (1741-1809), plus connu comme frère Abraham d'Orval, n'a en somme rien d'extraordinaire. Il y a la part passée dans la région où il est né, en octobre 1741, à Habay-la-Vieille, les années de son ermitage, son entrée à Orval, et même son séjour à Luxembourg n'en ressort guère; part seulement troublée par les désordres de l'époque, la Révolution française fit aussi que les moines, après la mise à sac d'Orval, se réfugièrent à l'abbaye de Munster au Grund. Pour le reste, notre peintre, dans ses années d'apprentissage, voyage beaucoup; son prieur l'envoie étudier tour à tour à Rome, Anvers, Bruxelles, Paris, Düsseldorf. Je reste toujours ébahi devant l'extrême mobilité des gens dans un temps où les moyens de locomotion étaient quand même très réduits. Prenez le jeune Mozart, il ne cesse de parcourir l'Europe.

La peinture de frère Abraham est elle aussi toute logique. Dans le Bénézit, on qualifie le moine de peintre de portraits et de sujets religieux; production abondante, ça et là sans doute au détriment de la qualité, à laquelle il faut ajouter, dans l'esprit de cette deuxième moitié du dix-huitième siècle, prise dans l'élan préromantique, des paysages, mieux des scènes champêtres, pastorales. Et parmi ces dernières, particulièrement les peintures murales dans l'ancienne maison Merjai, 11, rue du Nord, en pleine ville. Cinq tableaux dans une petite salle, d'une vingtaine de mètres carrés, qui fait partie aujourd'hui d'une pizzeria, mais heureusement que la loi anti-tabac protège les peintures qui éclatent de couleur depuis leur restauration, tant pis pour le plastique devant, indispensable contre les heurts des chaises.

Tempore belli cum Gallis, avait marqué frère Abraham au dos d'une toile représentant la résurrection de Lazare. Le refuge luxembourgeois faisait tant soit peu oublier ce qui se passait dans le monde. Et la peinture permettait l'évasion, hors de la réalité agitée, dans un univers fait de douce activité et de douce farniente. Paysages décoratifs comme on les aimait, larges panoramas encadrés de montagnes, de verdure, animés du mouvement plus ou moins vif de l'eau, avec des ruines pour rappeler le cours inexorable des choses. En Allemagne, rien n'a changé depuis pour notre pays situé à la limite, ce peintre luxembourgeois (ou wallon) avait connu le rococo tardif, il avait aussi pu côtoyer les tendances néo-classiques mises à la mode par Winckelmann.

A peine l'idylle d'une nature harmonieuse, et les commentateurs relèvent tous le coloriste Gilson, son élève Ramboux sera par contre sévère pour le dessin, *flau und unbestimmt, jedoch nicht ohne Farbenschein*, cette idylle se trouve-t-elle mise en question. Nullement par les personnages qui accompagnent des troupeaux d'animaux, ou les enfants qui jouent sur un rocher. Mais dans un coin, voilà un gentilhomme à cheval suivi d'un mendiant, et ailleurs, la femme qui tend une écuelle à le regard bien malheureux. Images quand même retenues de la misère. A notre œil et à notre esprit d'aller peut-être plus loin. Souvenons-nous des scènes que Molière, plus d'un siècle avant, avait placées dans semblable décor: don Juan poussant le mendiant au parjure, défiant la statue du commandeur.

Dans l'un des tableaux de frère Abraham, il se trouve au premier plan un monument sépulcral, et derrière, devant les ruines d'un temple corinthien, il se trouve aussi une statue. Cependant, seul le bruit d'une cascade vient rompre le calme rustique.



Lucien Kayser

